

FRONTIÈRES

Accompagnement pédagogique pour la pratique du débat

Fiche 2 – Choix de textes pour les élèves

Etienne Balibar, philosophe contemporain

Très loin et tout près, petite conférence sur la frontière. - Paris, Bayard (2007)

Extrait 1

On ne peut pas supprimer les différences, cela reviendrait à supprimer toutes les histoires, à effacer les cartes de la Terre, et avec les cartes, on effacerait la mémoire des hommes, ce que l'on appelle leurs repères. On effacerait donc une certaine image du monde au moyen de laquelle on se situe et surtout – je tiens beaucoup à cela – effacer les frontières reviendrait à supprimer la différence des langues et avec elle la différence des choses qu'on raconte et qu'on apprend dans les autres langues. [...]

Vous l'aurez compris, une des raisons pour lesquelles j'aime passer les frontières et ne veux pas qu'elles disparaissent ou du moins pas complètement, pas n'importe comment, c'est que j'aime changer de langue, entendre d'autres langues, essayer de les comprendre ou même de les parler, ou bien, si c'est trop difficile ou si c'est impossible, j'aime écouter des traducteurs. Les traducteurs sont des espèces de passeurs, de passe-frontières, de passe-murailles, qui me font entendre et comprendre les histoires et les idées des autres langues, donc des autres pays, des étrangers.

Très loin et tout près, petite conférence sur la frontière, p. 38-42

Extrait 2

Question d'un jeune : Aujourd'hui, les frontières sont devenues quelque chose de très politique, et lorsque je vois les émigrés, alors que l'on sait maintenant que l'on est une même race, moi, je ne suis pas anarchiste, mais je me demande si les frontières ont toujours été là, et si l'être humain a vraiment besoin des frontières pour se mettre des bâtons dans les roues.

Pourtant, ce n'est pas mal d'être anarchiste. C'est vraiment le cœur du problème, tu as bien réfléchi à la question. Moi, de temps en temps, je suis anarchiste. Il ne faut pas caricaturer les anarchistes qui, pour l'essentiel, ont eu un rôle important dans l'histoire. Ce sont justement des hommes, des femmes, peut-être même des enfants, qui se sont battus pour tenter d'instaurer une grande fraternité humaine, une façon de penser que tous les hommes sont frères, que les différences de nationalité, de culture, de religion, qui sont à l'origine des guerres et qui mènent à la construction des frontières d'État, sont secondaires. C'est donc exactement ce que tu as dit en affirmant que nous sommes une même race.

Le mot « race » est d'ailleurs un mot dangereux, il a finalement deux significations contraires : on peut dire que nous sommes une même race, il n'existe qu'une seule race, la race ou plutôt l'espèce « humaine », mais on peut également s'en servir pour cloisonner les gens et prétendre qu'ils sont de nature complètement différente, qu'il n'y a rien de commun entre eux. [...].

C'est tentant d'être anarchiste dans ce sens, mais c'est aussi probablement utopique et il n'est pas sûr que ce soit complètement souhaitable. Nous pouvons penser que nous sommes une même race, qu'il n'existe qu'une seule race, la race humaine, sans pour autant penser que tous les hommes sont interchangeables, qu'ils sont identiques,

qu'il n'y a pas de différences. C'est très important les différences, s'il n'y avait pas de différences nous n'aurions plus aucune raison de voyager, ni même de sortir de chez nous. Nous n'aurions rien à apprendre de ceux qui sont différents et je ne pense pas que ce soit cela que nous souhaitons. Les frontières telles qu'elles existent aujourd'hui ne sont pas un très bon moyen de tenir ensemble ces deux aspects du problème, ou ces deux termes de la contradiction, comme diraient les philosophes : le fait que d'un côté nous sommes tous semblables, nous appartenons à une seule et même race, et que d'un autre côté, nous sommes très profondément différents les uns des autres. Nous voulons aussi, dans une certaine mesure, conserver ces différences, nous voulons même éventuellement que de nouvelles différences surgissent, que ce ne soit pas partout pareil.

Les frontières, dans leur sens actuel, en tant qu'institutions, ne sont pas un très bon moyen de résoudre ou de gérer ce problème car elles le simplifient et en remettent la solution entre les mains de l'État. Et même lorsqu'il n'a pas de mauvaises intentions, lorsque ce n'est pas un État raciste, et qu'il ne cherche pas à réprimer certains hommes, à les soumettre ou à les réduire en esclavage, l'État a tout de même terriblement besoin de simplifications, de croire, de penser et de faire en sorte que nous ayons une identité bien définie et une seule, même si cela ne correspond pas exactement à la réalité. C'est pour cette raison que les États vont de pair avec les frontières et n'aiment pas que l'on ait plusieurs nationalités. Pourtant, nous connaissons tous des gens qui ont plusieurs nationalités. [...] Mais les États n'aiment pas cela, ils essaient d'éviter cette situation au maximum, il y a très peu de pays dans le monde qui acceptent vraiment les doubles nationalités, car elles font de la frontière d'État, non pas quelque chose de risible ou de comique, mais quand même d'un peu fictif. [...] Peut-être que nous allons progressivement entrer dans une autre période historique, je ne parle pas de la fin des États-nations, mais d'une période où certaines frontières, du moins je l'espère, deviendront plus faciles à franchir et auront davantage une fonction administrative, pour faciliter et organiser l'existence des gens, qu'une fonction répressive, qui conduit presque inévitablement à considérer celui qui est de l'autre côté comme un ennemi, comme quelqu'un dont il faut se méfier a priori.

Très loin et tout près, petite conférence sur la frontière, p. 78-83

Extrait 3

Dans des régions du monde où subsistaient et subsistent encore des nomades, de grandes civilisations du déplacement, du voyage, la question ne se posait pas de savoir si l'on était d'un côté ou de l'autre d'une frontière purement théorique ou même qui n'existait pas du tout. Pour beaucoup de gens, il y avait des possibilités d'exister ou de vivre normalement que les frontières sont venues supprimer. [...] Il y a de plus en plus de gens dont je ne dirais pas qu'ils ne sont de nulle part, mais qu'ils sont en voyage, en transit. Si on observe les choses sur toute la durée de leur existence, en s'intéressant à la façon dont ils se sont mariés, à l'endroit où ils ont fait des enfants, où ils ont fait leurs études, où ils sont ensuite venus travailler, on voit bien qu'ils appartiennent réellement à plusieurs endroits à la fois.

Ces gens-là, dans notre société, sont à des places très différentes les uns des autres. Ils ont tendance à se situer aux deux extrêmes. Je ne veux pas dire simplement que les uns sont riches et que les autres sont pauvres, mais certains accompagnent l'argent et d'autres au contraire cherchent à en trouver un peu là où il est. L'argent se moque des frontières, il transite grâce à des opérations de change. Si votre métier, c'est d'investir de l'argent ou d'acheter, de vendre, alors vous voyagez, vous appartenez de plus en plus à une nouvelle classe sociale faite de gens de tous les pays. Cela ne veut pas dire qu'ils soient toujours très heureux, mais il devient secondaire de dire qu'ils sont plutôt de ce pays ou de celui-ci, car ils ont une maison ici mais travaillent là-bas et passent des vacances dans un troisième pays. En réalité, ces gens sont surtout dans les aéroports et dans les avions. Pour eux, c'est facile, en apparence du moins. Pour d'autres, qui se situent complètement à l'autre bout de l'échelle sociale, les migrants, les sans-papiers [...] la situation est différente, ils sont en quelque sorte sur la frontière. Des gens sont d'un côté et n'arrivent pas à passer de l'autre, d'autres sont de l'autre côté et n'arrivent pas à revenir, d'autres encore font le va-et-vient entre les deux d'une façon difficile et périlleuse et tous sont souvent mal vus ou considérés comme des sous-hommes. Mais ceux-là aussi appartiennent à une nouvelle époque de l'histoire de l'humanité dans laquelle, à nouveau, le nomadisme, sous une forme évidemment très différente de celle d'autrefois, va redevenir quelque chose de normal, de possible. Cela ne veut pas

dire que nous devons tous devenir des nomades, mais une des fonctions de la frontière qui de limiter le nomadisme et de sédentariser les gens est probablement destinée à changer, à évoluer.

Très loin et tout près, petite conférence sur la frontière, p. 86-88

Odon Vallet, politologue et historien contemporain

La politique, d'où ça vient ? - Paris, Castor Poche, Flammarion (2000)

Les frontières séparent les Etats. Ceux-ci vivent face à face et, en cas de guerre, s'affrontent. En temps de paix, le front (des soldats) est remplacé par la frontière : une ligne qui distingue deux territoires et sépare deux peuples. Sans frontières, il n'y aurait ni nations ni étrangers.

Ce serait préférable ?

Ce n'est pas sûr. La guerre suscite le front (par exemple, celui des batailles de la Somme ou de Verdun durant la Première Guerre mondiale). Mais la frontière ne crée pas le conflit. Elle est plutôt la marque d'une différence : deux pays mettent une barrière entre eux comme deux maisons une haie entre elles. On ne peut pas vivre tout le temps ensemble, les uns sur les autres. Les peuples ont besoin de leur identité comme les familles de leur intimité. On se sépare de ses voisins par des clôtures, voire par des murs.

Il n'y a pas de murs entre les pays

Il y en eut parfois. Les Chinois édifièrent, à partir du Vème siècle avant J.-C., la Grande Muraille, un système de remparts de 5 000 kilomètres de long qui sépara des « royaumes combattants » puis coupa la Chine impériale de ses voisins « barbares ». D'ailleurs, dans l'écriture chinoise, le caractère utilisé pour le mot pays (guo) dessine un carré enfermant les symboles désignant les « bouches » et les « couteaux et les haches ». Comme si les peuples se dévotaient entre eux. Il faudrait donc les enfermer entre des murailles.

[...] Les Romains avaient aussi construit le limes, un ensemble de murs et de forts défendant les frontières de leur empire. On peut encore en voir un fragment, le mur d'Hadrien, en Ecosse. En 1947, les pays communistes d'Europe de l'est ont édifié ce que Winston Churchill appela le « rideau de fer », une gigantesque clôture minée et électrifiée, complétée, en 1961, par le mur de Berlin, coupant la ville en deux. A la même époque, les pays communistes d'Asie édifièrent en Chine et en Indochine le « rideau de bambou ». Ces frontières hostiles émanaient de régimes oppressifs, craignant que leurs populations ne s'enfuient ou ne se révoltent au contact de peuples étrangers.

[...]

Et comment fait-on une frontière ?

Le plus simple est de suivre un tracé naturel : celui d'une rivière ou d'une chaîne de montagne. Ainsi, entre la France et l'Allemagne, la frontière passe au milieu du Rhin. Entre la France et l'Italie, elle suit souvent une ligne de crête des Alpes, entre la France et l'Espagne celle des Pyrénées.

Pourquoi souvent et pas toujours ?

Avant les vues aériennes, il n'était pas facile de repérer des sommets que l'homme n'avait jamais escaladés. Ainsi, la frontière entre la France et l'Italie ne passe pas exactement au Mont-Blanc dont le point culminant se trouve en territoire français. Dans l'Himalaya, les frontières ont été tracées par un géographe anglais, sir George Everest (1790-1866), qui découvrit ainsi la plus haute montagne du globe : on pensait auparavant que l'Everest était un sommet secondaire. Mais aujourd'hui encore, les frontières himalayennes sont souvent mal tracées : la Chine, l'Inde et le Pakistan se disputent des territoires (au Cachemire) et se font la guerre sur des glaciers, à 6 000 mètres d'altitude, dont on ne sait à qui ils appartiennent !

[...]

Qu'est-ce qu'une frontière artificielle ?

C'est une ligne arbitrairement tracée, ne correspondant ni au cours d'une rivière ni à une ligne de crête. Elle passe entre les champs, parfois au cœur des villages, voire au milieu des maisons.

C'est absurde !

C'est un moindre mal qui peut durer longtemps : la frontière entre la France et la Belgique est artificielle depuis cent soixante-dix ans, car on ne trouve ni fleuve ni montagne dans cette région de plaines.

[...]

Comment cela ?

Les limites étatiques, celles des frontières, ne suffisent plus à endiguer les conflits. D'abord, plusieurs de ces frontières sont contestées et furent souvent imposées aux Etats et aux peuples. Ainsi, en Afrique, elles ont été tracées par les puissances coloniales européennes, et les Africains n'ont pas délimité les Etats dans lesquels ils vivent. Ensuite, les frontières sont constamment traversées par les lignes du commerce international.

Au Moyen Age, un pont-levis commandait l'accès à chaque cité dont on fermait les portes tous les soirs. Aujourd'hui, l'abaissement des barrières douanières, c'est-à-dire des droits de douane, est une revendication mondiale pour que chacun bénéficie des meilleurs produits au plus bas prix, quel que soit l'Etat où il habite. Déjà, dans l'Union européenne, les barrières douanières ont presque disparu. Enfin, avec l'utilisation de l'espace par les satellites, les communications se jouent des frontières terrestres ou maritimes. Au temps des nations succède celui des réseaux, comme Internet, et les douaniers ne sont pas plus utiles face au commerce électronique que les arquebuses contre les fusées.

Faut-il supprimer les frontières ?

C'est bien difficile. Chaque ensemble humain, peuple ou famille, a besoin de son propre espace. Les pays communistes avaient essayé de regrouper plusieurs familles dans le même appartement communautaire : ce fut un échec. Fusionner plusieurs nations en une seule patrie ne réussirait pas mieux. Des voisins, justement parce qu'ils sont proches, ont besoin de marquer leurs différences pour n'être pas confondus.

La politique, d'où ça vient ? Castor Poche, Flammarion, 2000, p. 131-144

Tite-Live, historien latin

Histoire romaine, Livre I

Par dérision, Remus aurait franchi les limites que son frère venait de tracer. Romulus l'aurait tué sous le coup de la colère, en ajoutant cet avertissement : « Qu'il en soit de même à l'avenir pour tout homme qui franchira mon enceinte ! » C'est ainsi que Romulus régna seul ; la ville une fois fondée prit le nom de son fondateur

Histoire romaine, Livre I, GF Flammarion, p. 65

Sénèque, philosophe latin

De la tranquillité de l'âme

Nous mettons notre fierté à ne pas nous enfermer dans les murs d'une seule ville ; nous étendons notre société à tout l'univers ; et nous déclarons que notre patrie est le monde.

De la tranquillité de l'âme, dans Les Stoïciens.- Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 669

Jean-Jacques Rousseau, philosophe du XVIIIe siècle

Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, ceci est à moi, et trouva des gens assés simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs, n'eût point épargnés au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables.

Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; Vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la Terre n'est à personne.

Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, seconde partie in *Œuvres complètes III*-Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 164